A Precarious Life. East European Female Jewish Students in Interwar Belgium

Pascale Falek-Alhadeff

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cmc/378>

DOI : 10.4000/cmc.378

ISSN : 2684-3080

Éditeur

Fondation de la Mémoire Contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

Pagination : 235-244

ISSN : 1377-1256

Référence électronique

Pascale Falek-Alhadeff, « A Precarious Life. East European Female Jewish Students in Interwar Belgium », *Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine* [En ligne], 11 | 2014, mis en ligne le 05 novembre 2019, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cmc/378>

Présentations de thèses doctorales

Pascale Falek-Alhadeff, *A Precarious Life. East European Female Jewish Students in Interwar Belgium.*

Institut Universitaire Européen, Florence, 2011 (directeur : prof. Philipp Ther).

Plus d'un millier de femmes juives originaires d'Europe de l'Est émigrèrent en Belgique pendant l'entre-deux-guerres pour y poursuivre des études supérieures. Qui furent ces femmes ? Pour quelles motivations, d'ordre politique, économique ou social, décidèrent-elles, à un jeune âge, de quitter leur pays d'origine ? Quelles raisons les poussèrent à s'inscrire dans une université ou haute école belge ? Leur expérience fut-elle comparable à celle d'autres étudiantes migrantes ? Cette thèse a pour objectif de contribuer à la question des migrations estudiantines transnationales en se focalisant sur un cas d'étude combinant les catégories analytiques de classe, genre et ethnicité. Ce travail nous a permis de démontrer que ces femmes ont rencontré et souvent surmonté de nombreux obstacles lors de leur processus migratoire et d'adaptation, et ce à plusieurs titres : en tant que femmes, en tant qu'étrangères et de surcroît personnes d'origine juive.

Cette thèse se base sur des approches appartenant à divers domaines de recherche : l'histoire sociale, les études de genre, les études juives, l'histoire de l'éducation et les études migratoires. Elle s'appuie sur une méthodologie propre à l'histoire sociale quantitative en y ajoutant une importante dimension qualitative, permettant d'envisager la sociabilité, la vie quotidienne, l'acculturation des étudiantes migrantes et les stéréotypes culturels les concernant. Cette thèse combine par ailleurs macro- et micro-analyse. La narration suit la trajectoire de vie des étudiantes en partant de l'analyse de leur situation dans leur pays d'origine, leur capital social et leur formation scolaire et extrascolaire. La trame générale du récit est complétée par des extraits d'histoires individuelles, nous permettant de nuancer et de détailler l'histoire globale. Chaque parcours est unique et ces passages personnalisés souli-

gnent cette unicité. Ils mettent également en lumière le caractère d'acteurs agissants de ces migrantes, en exposant leurs motivations et les raisons de leurs décisions sur base d'archives privées et d'interviews.

L'un des plus grands défis qui se pose lorsqu'on étudie l'histoire des femmes juives et des femmes migrantes est leur invisibilité. Les sources existent néanmoins ; les historiens doivent les examiner dans une perspective nouvelle, en se concentrant sur le genre et en usant de toute leur créativité et inventivité. Les sources diffèrent grandement selon les étudiantes, certaines femmes ayant laissé plus de traces que d'autres. Cette recherche se base sur divers types de documents conservés dans de nombreux centres d'archives, notamment les archives et registres des universités, les archives de la Police des Étrangers, comprenant un dossier individuel pour chaque étranger foulant le sol belge ainsi que de riches dossiers thématiques, la collection David Trocki conservée au YIVO à New York, des coupures de presse, des archives privées des descendants des étudiants migrants ou encore des interviews conduites dans les années 1980 et 1990.

Notre thèse s'appuie sur la littérature renvoyant à plusieurs domaines de recherche. Les travaux de Victor Karady, de Peter Hartmut Rüdiger et de Natalia Tikhonov ont constitué une source d'inspiration essentielle pour cette étude¹. La majorité de la littérature traitant des migrations estudiantines se concentre sur le pays d'accueil des étudiants, en général sur un seul pays voire une université. Une étude globale sur les étudiants étrangers en France fait cruellement défaut ; le chercheur doit se résoudre à se référer à une série limitée d'ouvrages et d'articles. On citera notamment l'œuvre pionnière de Nancy Green sur les étudiantes russes et d'Europe de l'Est à Paris avant la Première Guerre mondiale, les travaux de Boris Czerny notamment sur le rôle

¹ V. Karady, « Les Juifs de l'Est européen et l'accueil des étudiants étrangers en France sous la III^e République », dans *International Journal of Jewish Education Research*, 2010, vol. 1, Issue 2, pp. 7-34 ; *Id.*, *Relations interuniversitaires et rapports culturels en Europe (1871-1945)*, Rapport de fin d'étude, Programme « Intelligence de l'Europe » financé par le ministère de la Technologie et de l'Espace, Paris, 1992 ; *Id.*, « Student Mobility and Western Universities : Patterns of Unequal Exchange in the European Academic Market, 1880-1939 », dans Chr. Charle, J. Schriewer, P. Wagner (eds.), *Transnational Intellectual Networks. Forms of Academic Knowledge and the Search for Cultural Identities*, Frankfurt-New York, 2004, pp. 361-399. N. Tikhonov et P. Hartmut Rüdiger (eds.), *Universitäten als Brücken in Europa. Studien zur Geschichte der studentische Migration*, Frankfurt-am-Main, 2003.

joué par les associations estudiantines russes à Paris, les études d'Irina et Dimitri Gouzevitch sur la professionnalisation des étudiants russes, et enfin, les publications récentes de Caroline Barrera sur les étudiants étrangers à la Faculté de droit de Toulouse². À l'inverse du cas français, de nombreuses études ont été publiées sur les étudiants étrangers en Allemagne. L'histoire des étudiants russes et d'Europe centrale dans les universités et hautes écoles allemandes fut traitée notamment par Claudie Weill, Harriet Pass Freidenreich et Luise Hirsch³. L'analyse détaillée de la convivialité et de la vie quotidienne des étudiants par Claudie Weill servira de base et de modèle pour la présente étude⁴. La thèse de Natalia Tikhonov est également incontournable, elle nous permettra de comparer tout au long du récit le cas des étudiantes d'Europe de l'Est en Suisse et en Belgique⁵. En effet, malgré le fait que les étudiantes étrangères furent admises dans les universités belges à la fin du XIX^e siècle et qu'elles y formèrent la majorité du corps estudiantin féminin, comme dans les universités suisses, rares sont les études

² N. Green, « L'émigration comme émancipation. Les femmes juives d'Europe de l'Est à Paris, 1881-1914 », dans *Pluriel. Recherches en Sciences Sociales sur les Relations Inter-Ethniques, les Relations Raciales, les Contacts Culturels, les Problèmes de Minorités et la Question Nationale*, n° 27, 1981, pp. 51-60. B. Czerny, « L'Association des Étudiants russes de Paris », dans *Cahiers du Monde russe*, 48/1, janvier-mars 2007, pp. 5-22. I. Gouzevitch, « La science sans frontières : élèves et stagiaires de l'Empire russe dans l'enseignement scientifique supérieur français XIX^e – XX^e siècles », dans *Les Cahiers d'histoire du CNAM*, n°5, février 1996, Paris, pp. 63-92 ; Let D. Gouzevitch, « Étudiants, savants et ingénieurs juifs originaires de l'Empire russe en France (1860-1940) », dans *Archives Juives, Les Belles Lettres*, n° 35, 2002/1, pp. 120-128 ; Ead. et Id., « Les étudiants de l'Europe de l'Est à l'Institut électrotechnique de Nancy 1900-1939 », dans Fr. Birck and A. Grelon (éds.), *Un siècle de formation d'ingénieurs électriciens, ancrage local et dynamique européenne : l'exemple de Nancy*, Paris, 2007, pp. 270-320 ; Ead. et Id., « The Difficult Challenges of No Man's Land or the Russian Road to the Professionalization of Women's Engineering (1850-1920) », dans *Quaderns d'Historia de l'Enginyeria*, vol. IV, 2000, pp. 133-183. C. Barrera, *Étudiants d'ailleurs. Histoire des étudiants étrangers, coloniaux et français de l'étranger de la Faculté de droit de Toulouse 19-1944*, Albi, 2007. Ead., « La première vague d'étudiants étrangers de la faculté de droit de Toulouse: les réfugiés polonais (1830-1868) », dans *Revue des Sciences Politiques*, n°54, 2^e semestre, 2005, pp. 45-55.

³ Cl. Weill, *Étudiants russes en Allemagne 1900-1914. Quand la Russie frappait aux portes de l'Europe*, Paris, 1996. H. Pass Freidenreich, *Female, Jewish, and Educated: The Lives of Central European University Women*, Bloomington, 2002. L. Hirsch, *Vom Shtetl in den Hörsaal : Jüdische Frauen und Kulturtransfer*, Berlin, 2010.

⁴ Cl. Weill, « Convivialité et sociabilité des étudiants russes en Allemagne 1900-1914 », dans *Cahiers du Monde russe et soviétique*, vol 32, n°3, juillet-septembre 1991, pp. 349-367.

⁵ N. Tikhonov, *La quête du savoir. Étudiantes de l'Empire russe dans les universités suisses (1864-1920)*, PhD Dissertation, Écoles des Hautes Études en Sciences sociales Paris– Université de Genève, 2004.

historiques qui leur furent consacrées et une analyse globale demeure manquante. La question des étudiantes étrangères en Belgique a fait l'objet de quelques publications se concentrant surtout sur la période précédant la Première Guerre mondiale. Des travaux plus récents ont analysé l'entrée des étudiants étrangers en Belgique sur la longue durée – il nous faut citer à ce sujet l'article de Pieter Dhondt⁶. Frank Caestecker et Jozefien De Bock ont également abordé cette question dans leur introduction à un ouvrage sur la situation des étudiants étrangers en Belgique au XXI^e siècle⁷. Étant donné que cette recherche se base sur plusieurs disciplines, la littérature la concernant est vaste et variée. On ne peut omettre de citer par ailleurs les ouvrages sur l'immigration juive en Belgique, dont les travaux pionniers de Jean-Philippe Schreiber, de même que les études incontournables de Frank Caestecker sur les réfugiés et l'élaboration d'une politique migratoire⁸. Enfin, l'étude de Rudi Van Doorslaer sur les immigrés juifs communistes pendant l'entre-deux-guerres influencera également notre compréhension de l'activité politique des étudiantes migrantes⁹.

Cette thèse s'efforce de démontrer l'omniprésence de la précarité dans la vie de ces femmes. Il va de soi que leur existence ne fut pas aisée vu leur statut de migrantes, d'autant plus qu'elles étaient d'origine juive, mais cela va bien plus loin et d'autres niveaux d'analyse doivent être envisagés afin de relater leur histoire dans sa globalité. Pour évaluer leur spécificité, nous les avons systématiquement comparées aux étudiantes locales, aux étudiants juifs d'Europe de l'Est, ainsi qu'aux étudiantes juives de l'Est inscrites dans les universités françaises, allemandes et suisses. Cette approche comparative nous a permis d'universaliser notre étude de cas, de dépasser le cadre

⁶ P. Dhondt, « Foreign students at Belgian universities. A statistical and bibliographical approach », dans *Revue belge d'histoire contemporaine*, XXXVIII (2008), 1-2, pp. 5-44.

⁷ Fr. Caestecker, A. Rea et J. De Bock, *Migreren voor een diploma. Studenten van buiten de Europese Unie aan het Belgisch hoger onderwijs*, Gand, 2009.

⁸ Fr. Caestecker, *Ongewenste gasten: Joodse vluchtelingen en migranten in de dertiger jaren in België*, Bruxelles, 1993 ; *Id.*, *Alien Policy in Belgium, 1840-1940 : the Creation of Guest Workers, Refugees and Illegal Aliens*, New York-Oxford, 2000.

⁹ R. Van Doorslaer, *De kinderen van het getto. Joodse immigratie en communisme in België*, Phd Thesis, RUG, 1990. *Id.*, *Enfants du Ghetto. Juifs révolutionnaires en Belgique (1925-1940)*, Bruxelles, 1997 ; *Id.*, « Portrait d'une identité communiste juive: les Juifs de Belgique dans la guerre civile espagnole », dans *Pardès*, n° 17, 1993, pp. 147-159.

belge pour le porter au niveau européen et enfin de montrer sa similarité en terme de politique d'accueil des étudiants avec d'autres pays européens.

Cette recherche est divisée en quatre chapitres, présentant les principales étapes des trajectoires des étudiantes migrantes. Le premier chapitre analyse l'origine, la classe sociale et l'éducation scolaire et parascolaire de ces femmes. Celles-ci sont en majorité originaires de l'ancienne Zone de Résidence dans l'Empire tsariste, ainsi que de Roumanie et de l'ancienne Galicie autrichienne, et sont largement urbanisées. L'examen de la profession de leur père montre qu'elles appartenaient aux classes moyennes et supérieures. Comme l'a démontré Paula Hyman, l'époque marque profondément ces femmes qui grandissent au tournant du XX^e siècle, une période de transition qui voit l'éclosion de divers mouvements politiques et culturels¹⁰. Ces femmes, diplômées de différents gymnases et lycées, privés, publics, ont souvent commencé des études universitaires avant d'émigrer en Belgique. La Belgique constitue fréquemment une seconde étape dans leur parcours migratoire. Quelles raisons poussèrent ces femmes juives issues des classes moyennes et supérieures à quitter leur pays d'origine ? L'antisémitisme est généralement présenté comme cause première du départ, mais était-ce là la seule et unique raison ?

Le deuxième chapitre de cette thèse examine les raisons pour lesquelles ces étudiantes vinrent en Belgique, le contexte sociopolitique de leur pays d'origine et les mécanismes d'exclusion les empêchant d'y poursuivre des études supérieures. Ce chapitre combine l'histoire de leur pays d'origine avec l'analyse des facteurs d'attraction et d'éloignement expliquant ces vagues migratoires. Les conditions sociales et politiques présentes dans leur pays d'origine poussèrent grandement ces femmes à migrer vers une terre où l'herbe leur semblait plus verte. On observe un lien direct entre l'année d'arrivée des étudiantes et la détérioration de leur condition socio-économique en Pologne et en Roumanie. Juives, elles sont soumises aux quotas à l'entrée des universités, quotas fixés en fonction de leur origine ethnique, et aux restrictions quant à l'exercice de certaines professions. Mais si

¹⁰ P. E. Hyman, « East European Jewish Women in an Age of Transition 1880-1930 », dans J. Baskin (éd.), *Jewish Women in Historical Perspective*, Detroit, 1998, pp. 270-286.

l'antisémitisme joua un rôle clé comme facteur d'émigration, il ne doit pas être considéré comme l'unique cause et ne peut être interprété rétroactivement à la lumière de la tragédie de la Shoah. D'autres facteurs d'éloignement influencèrent les étudiants migrants, comme le prestige d'étudier à l'étranger en français ou l'inadéquation de la demande entre les marchés universitaires européens.

Pourquoi choisirent-elles la Belgique ? Notre pays était une démocratie libérale avec une économie industrielle florissante et constituait un espace de transit. Des communautés juives s'y étaient installées principalement dans le port d'Anvers et dans la capitale. Les villes belges étant de taille modeste et de caractère provincial, leurs universités ne peuvent dès lors se contenter d'accueillir les étudiants belges et se doivent d'attirer des « clients » étrangers payant des frais d'inscription, dans certains cas bien supérieurs à ceux payés par les étudiants belges. Cette clientèle est censée contribuer à rehausser le prestige des universités belges. La dernière partie de ce deuxième chapitre envisage les procédures concrètes suivies par les futures étudiantes afin d'être admises dans une université ou haute école belge. Les universités leur ouvrent leurs portes, elles ont des membres de leur famille ou des amis qui les aident à leur arrivée dans le pays d'accueil, des parents les soutenant psychologiquement et financièrement dans leur pays d'origine, en d'autres mots, il s'agissait de l'opportunité à saisir, mais ont-elles saisi cette chance ? Pouvaient-elles poursuivre leurs études comme souhaité ? Comment utilisèrent-elles leur capital social, culturel et économique ?

Le troisième chapitre porte sur l'entrée de ces “nouvelles” étudiantes dans les universités belges. Quelles université, faculté et spécialité ont-elles choisies ? Quel fut leur taux de réussite par rapport aux étudiantes belges ? Comment parvinrent-elles à surmonter leurs difficultés matérielles pour payer les frais d'inscription et les coûts des examens ? Enfin, les universités belges furent-elles un lieu de socialisation, propice au développement personnel et politique ? Près d'un millier de femmes juives d'Europe centrale et orientale s'inscrivirent dans les universités de Bruxelles, Liège et Gand pendant l'entre-deux-guerres. Mais bien plus d'étudiants potentiels traversèrent le continent avec un visa étudiant. La police et les autorités belges tentèrent

d'identifier et d'intercepter ceux qu'ils considéraient être de « faux étudiants » ; ils en exagérèrent l'importance et la dangerosité. Cette étude, par conséquent, va bien au-delà de la vie universitaire et couvre les migrations économiques.

Les étudiantes juives d'Europe centrale et orientale optèrent principalement pour les départements de sciences naturelles, de médecine, de commerce et de polytechnique. Leur répartition variait en fonction de l'université, du pays d'origine et de l'année de leur inscription. Elles choisirent généralement l'université leur offrant le cursus le plus court et le programme le plus réputé. Leurs domaines de spécialisation furent similaires à ceux choisis par les femmes juives d'Europe centrale et orientale inscrites dans les universités françaises, allemandes et autrichiennes. Leurs préférences différencient radicalement de celles des étudiantes belges et des étudiantes migrantes d'Europe centrale et orientale non juives qui optèrent en majorité pour des études de philosophie et lettres. Les raisons de leur choix s'expliquent par le caractère utile et "transportable" de leurs diplômes. Ces femmes juives d'Europe centrale et orientale se comportèrent conformément à leur condition : elles se devaient d'être flexibles et prêtes en permanence à quitter leur pays de résidence pour une destination inconnue où elles pourraient pratiquer leur profession.

Lorsqu'on compare leur taux de réussite à ceux des étudiants juifs d'Europe centrale et orientale et à ceux des étudiantes belges, il est en effet moins élevé. Cette différence s'explique par plusieurs facteurs : l'obstacle linguistique pour les étudiantes étrangères, leur appauvrissement et les conditions matérielles souvent difficiles, un éventuel mariage et enfin leur difficulté d'adaptation dans le pays d'accueil. L'analyse de la vie quotidienne des étudiantes montre qu'elles vivaient une existence précaire : ces étudiantes étrangères tentaient de réduire leurs coûts fixes, principalement leur logement et la nourriture, vu que l'aide parentale se réduisait bien souvent à une peau de chagrin.

Les étudiants juifs étrangers entretenaient de nombreux contacts avec leurs camarades belges, notamment au niveau sportif, situation radicalement différente de celle des universités allemandes. Ils se rendaient au théâtre, aux bals et à diverses conférences culturelles ou politiques ; ils s'adaptaient progressivement à la société belge. Néanmoins,

comme démontré par Benjamin Nathans, si les étudiants juifs étrangers ont ressenti le besoin de créer leurs propres associations, c'est qu'ils n'étaient pas si bien intégrés dans le corps estudiantin¹¹.

Cette thèse démontre que ces étudiantes migrantes firent face à une triple altération dans leur statut : la majeure partie de ces femmes étaient issues de la bourgeoisie, des classes moyennes et supérieures, bien intégrées voire assimilées en Europe centrale et orientale, elles virent leur mode de vie changer pour devenir bien plus austère, en plus d'être moins bien intégrées dans le pays d'accueil. Méprisées par les femmes juives belges qui les voyaient comme des étrangères, elles étaient également dédaignées par la population belge, qui les percevait comme des migrantes, de pauvres jeunes femmes osant vivre seules, alors que l'image qu'elles avaient d'elles-mêmes était celle de jeunes filles éduquées appartenant à la classe moyenne. Ces obstacles et discriminations constituent les éléments de leur multiprécarité. De plus, leurs ressources financières diminuèrent rapidement, vu la situation économique difficile du début des années trente et l'appauvrissement des classes moyennes. Maîtriser la langue française leur prit par ailleurs un certain temps, ce qui ne facilita pas leur adaptation dans le pays d'accueil.

Enfin, le dernier chapitre de ce travail traite de la vie de ces étudiantes après l'université. Retracer les trajectoires de celles qui quittèrent la Belgique après ou au cours de leurs études s'est avéré complexe voire impossible, excepté pour quelques personnalités sortant de l'ordinaire. Leur diplôme acquis, les étudiantes migrantes avaient différentes options : rentrer dans leur pays d'origine, demeurer en Belgique ou encore migrer vers un autre pays¹². Les sources concernant les femmes restées en Belgique sont plus nombreuses et aisément localisables, c'est pourquoi ce dernier chapitre porte principalement sur les quelque 200 femmes qui se sont installées en Belgique après leurs études, en utilisant une approche qualitative. Une grande partie de ces femmes prirent part à la vie sociale et culturelle bouillonnante des

¹¹ B. Nathans, *Beyond the Pale. The Jewish Encounter with Late Imperial Russia*, Berkeley, Los Angeles, 2002.

¹² Les données en notre possession ne nous permettent pas de nous prononcer avec certitude concernant les 29% restants.

communautés juives immigrées à Anvers et à Bruxelles¹³. Attirées pour la plupart par la politique internationale, seule une minorité d'entre elles s'affilièrent à un parti politique, poursuivant de la sorte l'engagement entamé pendant leur adolescence dans les mouvements de jeunesse et dans les organisations de jeunesse de partis. Ces étudiantes furent nombreuses à rencontrer l'âme sœur dans une salle de cours ou sur les bancs de l'université. Certaines, plus avant-gardistes, rejetant l'autorité et les pratiques dites bourgeoises, cohabitèrent avec celui qui devint leur mari avant de l'épouser : chose tout à fait révolutionnaire pour l'époque. Leur éducation, l'expérience de la migration et les conditions économiques pénibles les menèrent à dépasser les usages traditionnels. Un nombre réduit d'étudiantes contractèrent un mariage blanc afin d'obtenir les documents légalisant leur présence sur le territoire belge. Une section de ce chapitre est consacrée à la carrière des étudiantes diplômées. En effet, une fois leur diplôme en poche, il ne leur était pas aisé de rester en Belgique et d'y travailler. La législation concernant le travail des étrangers changea en 1929 et les restrictions concernant ces "concurrents" potentiels allèrent en se renforçant. Les associations professionnelles firent pression sur les autorités pour protéger les diplômés belges de cette compétition étrangère. De plus, les femmes mariées furent critiquées car coupables de concurrencer les hommes en empiétant sur leurs plates-bandes sur le marché du travail. Les étudiants étrangers obtinrent des diplômes scientifiques et non légaux, ne leur permettant pas de prétendre aux mêmes emplois que les diplômés belges. Ainsi, de nombreuses femmes ne purent ouvrir par exemple leur propre pharmacie qu'après avoir nostrifié leur diplôme et ce, des décennies après la seconde guerre mondiale. Elles ne furent qu'une minorité à obtenir la nationalité belge avant la guerre, la plupart d'entre elles durent attendre les années cinquante ou soixante. Le début de leur carrière professionnelle porte également les traces de leur précarité.

Pour conclure, les étudiantes migrantes payèrent le prix de la multiprécarité pour monter dans l'échelle sociale et parvenir à leurs fins.

¹³ Il existait également des communautés juives dans les villes de Liège, Gand, Charleroi, Mons, Ostende ou encore Arlon, mais les deux principaux centres de la vie juive en Belgique pendant l'entre-deux-guerres furent Anvers et Bruxelles.

Ces femmes juives d'Europe centrale et orientale prirent de nombreux risques en émigrant : elles quittèrent leur pays d'origine et de ce fait, l'environnement confortable qui fut le leur, propre aux classes moyennes et supérieures. Consciemment, elles choisirent de défier leur condition et se risquèrent à changer de vie en accomplissant leurs rêves. Indépendantes, déterminées et émancipées, ces étudiantes migrantes étaient des battantes remplies d'ambitions. Ces femmes savaient que l'insécurité qu'elles avaient acceptée et choisie en émigrant pour étudier faisait partie intégrante de leur succès futur, de leur réussite personnelle et professionnelle, de leur trajectoire de vie hors du commun.